

n'avoua pas elle-même ce qui causait son chagrin, elle obligea M. de Berlerault à le deviner, et eut le talent de se faire arracher, par lui, une maudite lettre qu'elle s'obstinait à cacher fort mal.

Cette lettre, un billet plutôt, était remarquable par sa brièveté laconique, et par l'absence de signature ; l'auteur y complimentait Carina, dans un style réservé et plein de discrétion, de sa beauté et de sa grâce, appuyant un peu sur ses qualités d'institutrice, mais la blâmait par une insinuation qu'adoucisait à peine le choix de l'expression, de ne pas borner ses soins à l'enfant dont l'éducation lui était confiée, et d'entreprendre aussi celle du père.

Bien que la poste se fût chargée du transport de cette missive, il était absolument impossible de distinguer d'où elle venait, tant le timbre était effacé. Le signe particulier du bureau rural d'où dépendait Val-Rouvray était seul apparent. L'écriture était fine, déliée, propre, penchée de gauche à droite et évidemment déguisée ; elle n'apprenait rien, pas plus que le papier et l'enveloppe. M. de Berlerault examina longtemps le tout. Carina les yeux baissés, comme il convenait, était immobile ; seulement, de moment en moment elle essuyait ses larmes, et alors elle arrêta, à la dérobée, sur son maître un regard furtif et net ; car son sang-froid l'abandonnait rarement. M. de Berlerault finit par serrer la lettre dans sa poche.

— Je vous rendrai cela plus tard, dit-il froidement.

G. DE PARSEVAL-DESCHÊNES.

(A continuer.)

---